

# Le chant épique de François Cheng

I

**Né en Chine en 1929, arrivé en France à 19 ans sans parler un mot de notre langue, l'académicien reparcourt la « longue route » que fut sa vie, à mi-chemin entre les deux pays. Extraits exclusifs de son livre (Albin Michel).**

PAR FRANÇOIS-GUILLAUME LORRAIN

**D**e François Cheng, Claude Roy disait : « *Il est un vivant démenti de l'adage de Kipling selon lequel l'Est et l'Ouest ne peuvent se rencontrer tout à fait.* » En l'occurrence, la Chine, où il est né en 1929, et la France, où il fut transplanté, à 19 ans, en 1948, sans connaître un mot de notre langue. Le titre de son livre ultime dit bien le cheminement patient, unique, qui l'aura mené de la Chine à l'Hexagone : *Une longue route pour m'unir au chant français.* En taille de

caractères, la « longue route » domine le reste. Car c'est cette « aventure poétique », ce périple œuvré tout entier autour de l'ouverture au chant, à la langue, à la capacité à dire le monde, qui tient lieu pour lui de ce que d'autres, à leur crépuscule, nomment des Mémoires.

Un jour de 1944, dans une Chine bouleversée par la guerre, alors qu'il gravit une colline placée sur le chemin de l'école, ce chant s'est manifesté à lui. Une « présence », « *invisible mais évidente, intimidante mais toute d'intimité.* » Illumination ? Épiphanie ? « *Chante et* ■■■■

■ ■ ■ *tu seras sauvé, et tout sera sauvé*», s'entend-il dire. Un premier chant naît, sur l'eau, alors qu'il n'a jamais vu la mer. Dès lors, il voguera dans le vaste monde, escorté de ces vers du poète Du Fu: «*Je sais que, lorsque je chante, dieux et démons sont présents, Peu me chaut si, mort de faim, mon cadavre comble une fosse.*» À l'heure où Mao expédie les poètes sinon dans les fosses du moins dans les geôles, la vie – son père, engagé par l'Unesco en 1948 – lui propose une issue, à Paris. Une halte provisoire qu'il prolonge, lui, «*le fils indéfinissable et insaisissable*», l'unique enfant à ne pas suivre la famille, qui émigre aux États-Unis.

Ballotté par l'existence, sa bouée est la langue française, qu'il découvre, absorbe, respire, celle des poètes dévorés à la bibliothèque Sainte-Geneviève, très tôt rencontrés comme André Gide, vieillard parcheminé, qu'il visite avec un ami chinois: très incertain de son français, il lui murmure cependant ces trois mots: «*la soif étanchée*». Une soif qu'il étanche avec Rilke, le poète orphique du dialogue des morts et des vivants, en quête de l'Être: dans *Les Cahiers de Malte Laurids Brigge*, Rilke décrivait justement un jeune poète exilé parmi les livres de cette même bibliothèque, en quête d'un lien avec les êtres, avec le monde: un miroir troublant pour le jeune Cheng Chi-hsien.

Entre deux boulots de misère, Cheng affronte «*un métier qui ne s'apprend pas: exister*». Mais sa voix et Rilke le sauvent. Alors qu'il suit, lui le sans-diplôme, le séminaire de Paul Demiéville, grand maître de la sinologie après guerre, il lui déclame ces deux vers très taoïstes de Rilke: «*à la terre immobile dis: je coule/ À l'eau dans sa hâte parle: je suis.*» Demiéville le recommande à Gaston Berger, le père de Maurice Bégart, qui a besoin d'un Chinois dans son Centre d'études prospectives. Après la mort accidentelle de Berger, c'est son ami Alexis Rygaloff, fondateur du Centre de recherches linguistiques sur l'Asie orientale à l'École pratique des hautes études, qui joue le rôle du protecteur ancestral.

Dans cette *Longue route*, livre de la dette et de la gratitude, ode des adieux, la France de Cheng est une terre d'accueil, peuplée d'anges gardiens. Le voilà à 30 ans salarié à traduire en chinois les poètes français avant d'appliquer la sémiotique à un des chefs-d'œuvre de la littérature chinoise, *Nuit de lune et de fleurs sur le fleuve printanier*, 36 vers d'un poète du VII<sup>e</sup> siècle. En 1963, en épousant une Tourangelle, il épouse un peu plus notre langue, avant d'être naturalisé français. L'Université fait appel à lui, Lacan aussi pour s'orienter dans les grands textes chinois.

Mais il fut encore long, étroit et escarpé, le chemin pour François Cheng avant de bâtir son œuvre-passerelle, sur la Chine, son écriture poétique, son langage pictural, comme sur la France, *Le Dialogue*, où son ceil chinois fait merveilleusement résonner tous les sens de notre langue. À l'heure où la Chine n'est que recroquevillement, à l'heure où les cultures n'oscillent qu'entre mondialisation et nationalisation, Cheng offre le vivant contre-exemple d'un dialogue permanent, d'un abîme franchi entre Chine et France, d'un ensemencement réciproque porté à efflorescence, au nom d'une perpétuelle exigence. «*J'ai mérité la France*»: c'est le titre que Madeleine Bertaud donne au chapitre qui ouvre le remarquable Cahier de l'Herne consacré aussi à Cheng; la qualité des contributions – notamment celle de Véronique Olmi – traduit avec émotion la profondeur de l'empreinte spirituelle qu'il laissera ■

## LE LIVRE



«*Une longue route pour m'unir au chant français*», de François Cheng (Albin Michel, 252 p., 17,90 €). À lire aussi: Cahier de l'Herne «*Cheng*».

## Extraits

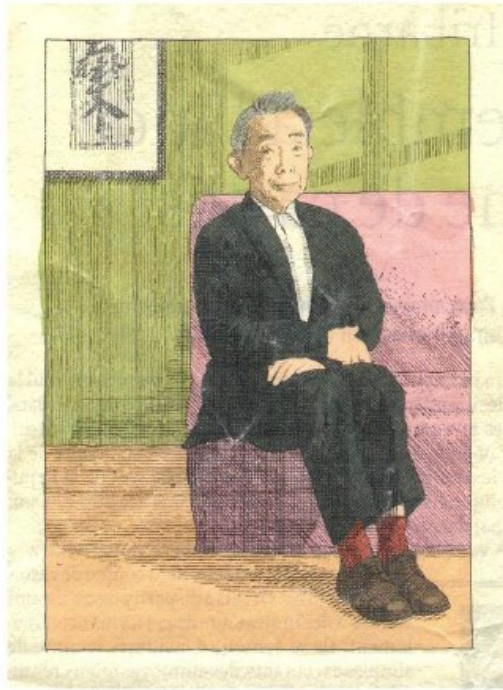
### Par-delà les montagnes

Partout où il se trouve, [l'exilé] se présente comme un être plus ou moins primaire, passablement ridicule quand il emploie un mot inadéquat, quand par malheur sa langue a fourché. Faute de phrases correctes et d'un récit cohérent, il ne peut dissiper l'impression d'un être dépourvu d'affects, de consistance, voire de réalité.

Si de surcroît ce jeune homme nourrit la folle ambition de se consacrer à la création littéraire, personne n'est en mesure de sonder le gouffre abyssal qui le dévaste intérieurement. À 20 ans passés, tel un oiseau en plein vol atteint par une balle, je suis stoppé net dans mon élan vers un chant personnel. J'aurais pu bien sûr continuer d'écrire en ma langue maternelle, mais cela aurait été sans aucune perspective, le temps de mon bouleversement personnel coïncidant avec celui du bouleversement gigantesque qui affectait alors mon pays d'origine. (...)

Au cours de la longue histoire chinoise, même durant les périodes les plus sévères, une poésie authentique était assurée par des ermites réfugiés dans les montagnes. Ces montagnes-refuges n'existent plus à l'époque où le contrôle administratif s'étend à tous les recoins de la société, et, de toute façon, je suis loin de la Chine. De plus, je ne saurais vivre comme les ermites d'antan. En moi circule un sang enfiévré. La vision et le chant qui m'habitent, même confus et virtuels encore, exigent une incarnation nouvelle. Leur épa-

À l'heure où la Chine se recroqueville, Cheng offre le vivant contre-exemple d'un abîme franchi entre Chine et France.



nouissement ne peut avoir lieu que dans une confrontation avec la vie réelle, laquelle, cette fois-ci, n'est pas une quelconque montagne. Elle résulte d'une autre pensée, d'une autre culture, d'une autre expérience et d'une autre création, mues par la passion qui exige que je sorte de moi et que j'entreprenne un dialogue au plus haut niveau. Non pas métaphore mais métamorphose.

À mesure que l'idée d'exil s'installe en moi, s'impose l'évidence : la terre française sera ma terre ; la langue française sera ma langue. Ce sera, pour sûr, une route ardue, forcément longue et tortueuse. Mourrai-je en chemin ? La question ne se pose pas. Devant moi s'ouvre l'unique voie, il n'y en aura point d'autre. En attendant, il me faut partir de zéro.

#### Dialogue à Taïwan

Vers la fin des années 1960, une mission à Taïwan m'est proposée. Vingt ans après avoir quitté mon pays natal, je foule ce coin de sol chinois resté libre et ouvert à l'extérieur. Le début de mon séjour est occupé à visiter les diverses institutions consacrées aux études des mythes, domaine qui m'attire. Puis, connu par mes articles et traductions parus dans la revue *Europe*, je suis chaleureusement accueilli par les grands représentants de la poésie moderne. Ceux-ci, en peu de temps, ont accompli un formidable travail pour libérer le langage

« La langue française sera  
ma langue. Ce sera, pour sûr,  
une route ardue, forcément  
longue et tortueuse.  
Mourrai-je en chemin ? »

poétique de ses carcans traditionnels. Moments de débordante effervescence créée par l'ivresse des échanges. Dans le giron de ma langue maternelle retrouvé, je savoure les œuvres offertes par eux, tout en leur montrant mes propres poèmes anciennement ou fraîchement composés en chinois. Au cours de ces rencontres, mon cerveau aurait-il été imperceptiblement transpercé par des éclairs de regret pour avoir déserté ma langue d'origine au profit d'une autre ? Cela est possible. Mais au plus intime de moi, je me sais ailleurs. Sans aucunement diminuer la valeur des chants de mes interlocuteurs, je mesure combien leurs références restent chinoises.

#### Le plus joli mot

De tous les mots français se détache un diamant. Il est celui qui, longuement compressé, est réduit à une seule syllabe. Ce mot monosyllabique – caractère familier à une oreille chinoise –, d'une extraordinaire densité, se révèle le plus riche de contenu, porteur qu'il est de trois acceptions, à savoir « sensation », « direction », « signification ». Il s'agit, on l'aura deviné, du mot « sens ». Par sa brève prononciation, il fait entendre un brusque surgissement, un prompt avancement. Par ses trois acceptions combinées en un tout organique, il incarne les trois étapes ou les trois étages de notre existence terrestre, une existence faite de quête en un mouvement ascendant. La sensation nous éveille dans un univers vivant et inconnu. Attirés par ce qu'il y a de naturellement bon et beau, nous avançons vers une direction. Du coup, nous ne sommes plus des êtres qui tourment en rond aveuglément, nous nous engageons dans un processus de faire et de créer qui donne sens à notre vie. L'accès à la signification veut dire ici que nous faisons signe à l'Être en tant que sujets. Nous devenons actifs participants à l'aventure de la Vie.

Magie du langage humain. Un mot, quand on le prononce, ne dure qu'une seconde. En une seconde, l'essentiel de ce qu'implique une destinée est proféré. Il nous reste à investir notre Voix dans la marche de la Voie. Je sais gré à la langue française de marier phoniquement ces deux termes, puisqu'en chinois tao veut dire à la fois « chemin » et « dire ». Dans mon cheminement du chinois vers le français, semé de tant d'épreuves, point de cassures, de ruptures, de sacrifices, mais bien des métamorphoses, des transformations, un accomplissement transfigurant ■